la tendance à perpétuer comme Byron un Orient de princes et de djinns « comme s'il n'y avait rien d'autre en Orient que les princes et les djinns! » — s'exclame M.M. (p. 245). Meredith s'insurge contre ceux qui sont incapables d'objectiver l'Orient, de le séparer de leur subjectivité.

Tirant un trait sur Galland et sur l'enfance à laquelle il assimile le romantisme, Walter Bagehot, dans un article de 1859, estime que Lane permet enfin de juger littérairement du conte arabe. Selon lui, les productions de l'imaginaire sont l'expression de particularités sociales fondamentales. Laissant de côté les contes merveilleux qui passionnaient les romantiques ou les histoires de brigands et de ruses qui émerveillaient Dunlop et les amateurs du roman gothique, il s'intéresse aux récits ayant des origines citadines, bourgeoises.

Si Bagehot reproche aux *Nuits* leur extravagance, il s'attache à dégager la relation existant entre les conditions socio-culturelles de l'Orient au Moyen Âge et les structures de la représentation narrative. Là, dit-il, nous sommes loin de la démocratie qui, elle, s'intéresse à l'individu; sous un pouvoir tyrannique injuste, la capacité ne donne pas nécessairement la réussite, et l'incurie n'entraîne pas nécessairement l'échec. Aussi les personnages n'agissent-ils pas pour affirmer leur volonté personnelle.

V. — *Panorama de la vie orientale.* Beaucoup d'indications données précédemment sont développées ici : aspect citadin des *Nuits* privilégié à l'époque victorienne où Sindbad, bourgeois parvenu à la richesse, est un héros très apprécié; compléments sur les traductions postérieures à celles de Lane : Payne (1882-1884), Burton (1885-1888) et Lady Burton avec, au premier plan, la question de savoir si une traduction doit être expurgée; débats au sujet de la loi islamique, etc.

La conclusion reprend la question de la composition du recueil des *Nuits* qui avait été lancée dans l'introduction. Après l'affirmation renouvelée du caractère purement arabe de cette œuvre et d'une origine arabe du genre romanesque, l'auteur présente les derniers aspects de la recherche dans le domaine des *Nuits*, insistant en particulier sur l'apport de T. Todorov.

Charles VIAL
(Université de Provence)

D^r Maḥmūd TARSŪNA, *Madḫal ilā al-adab al-muqāran wa-taṭbīquhu ʿalā alf layla wa-layla*, Tunis, 1986. 21 × 13 cm, 152 + IX + XI p.

Cet ouvrage comprend deux parties liées organiquement : une bonne moitié (p. 5-73) est consacrée à une étude théorique de littérature comparée; la seconde partie, à notre sens la plus importante, constitue une analyse des *Mille et Une Nuits*; elle constitue, en fait, une illustration des conclusions de la partie théorique.

M.T. est un spécialiste de littérature comparée (cf. *Les marginaux dans les récits picaresques arabes et espagnols*, Tunis, 1982); cependant, les sections consacrées à cette discipline auraient gagné à être écourtées; on pense surtout au chapitre d'ouverture, assez long puisqu'il compte 17 pages (p. 5-22), qui nous propose une définition de la littérature comparée et de ses buts;

BCAI 6 (1989) M. Taršūna: Madḫal ilā l-adab al-muqāran wa taṭbīquhu ʿalā alf layla wa layla, recensé par A. Arazi
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

tout cela constitue un bilan dont les détails sont connus. Plus heureux est le chapitre où M.T. traite des options de la littérature comparée (p. 25-31); on lit avec un intérêt certain ce qui concerne le face à face qui a opposé les écoles française et américaine. La première insiste sur les voies de contact ou les canaux « qui traversent la littérature d'un peuple pour pénétrer dans celle d'une autre et l'influencer »; elle se préoccupe surtout « d'étudier les changements que toute la littérature opère dans la partie recevante et les réactions qui découlent de cette rencontre p. 25-26) ». L'école américaine conteste, elle, le bien-fondé de cette approche, chauviniste par certains aspects; elle insiste plutôt sur l'esthétique (*al-ǧamāliyya*) et les textes comparés eux-mêmes. Cette approche aboutit à un enrichissement de la littérature comparée puisqu'elle a institué une véritable poétique comparée. Ce sont là des pages bien menées et qui présentent une utilité incontestable pour les étudiants de lettres et les chercheurs arabophones.

La seconde partie est de loin la plus belle. Elle est menée tambour battant par M.T. Avant d'en aborder les diverses conclusions, il convient de remarquer que les *Mille et Une Nuits* constituent un cas parfait d'osmose entre les diverses littératures, même les plus éloignées; on sait, en effet, que l'ouvrage ne possède pas un manuscrit originel unique (*Urschrift*). Joseph Sadan, dans une étude magistrale, « Les Mille et Une Nuits en judéo-arabe, l'exemplaire d'Oran » (en hébreu, *Pe'amim*, Tel-Aviv, 1976), a démontré que des parties substantielles sont de la plume de Galland et de Pétis de la Croix. L'histoire-cadre, en arabe, a compté quelques centaines de nuits. Galland, au XVIIIe, ne s'est pas contenté de la traduire; il a procédé à des rajouts. Les volumes IX-XII sont probablement de sa propre plume. Pétis de la Croix a présidé à la composition du VIIIe volume (Sadan, p. 77-79).

Pour revenir à l'ouvrage de M.T., ce dernier commence par contester les différentes approches socio-historiques; il ne suffit pas de constater l'existence de différentes strates; il en est de même pour l'étude des thèmes; tous deux ne peuvent contribuer à une meilleure compréhension du texte. Il adopte, par contre, une optique franchement structuraliste basée sur le dégagement d'antithèses; le tout serait agencé autour des couples de contraires suivants : longueur = brièveté; réel = fiction; sérieux = plaisant; il est possible alors de dégager les différents genres littéraires qui constituent le récit; l'auteur cite la fable, l'histoire, le récit mythique, l'histoire allégorique, la parabole, l'anecdote, le récit pédagogique et l'histoire d'amour (p. 109 sq.). L'abondante bibliographie qui achève l'ouvrage peut sembler impressionnante au premier abord; elle demande, cependant, à être complétée (v. la bibliographie réunie par J. Sadan, p. 86-87); à l'étude de Nabia Abbot, « A Ninth-Century Fragment of the Thousand Nights », *JNES*, VIII, 1949, p. 129-164, il faut ajouter Heinz et Sophia Grotzfeld, *Die Erzählungen aus « Tausendundeiner Nacht »*, Darmstadt, 1984, et Heinz Grotzfeld, « Neglected Conclusions of the Arabian Nights. Gleanings in Forgotten and Overlooked Recensions », *JAL*, XVI, 1985, p. 73-87. Mais ce ne sont là que des défauts mineurs.

M.T. s'est très modestement proposé d'offrir au lecteur des directions de recherche (p. 147). Son ouvrage dépasse certainement son projet de départ. Nous sommes en présence d'une recherche très intéressante qui occupera sa place à côté des études les plus pertinentes sur les *Mille et Une Nuits*.

Albert ARAZI
(The Hebrew University, Jérusalem)

BCAI 6 (1989) M. Taršūna: Madḫal ilā l-adab al-muqāran wa taṭbīquhu ʿalā alf layla wa layla, recensé par A. Arazi
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Georges BOHAS et Jean-Patrick GUILLAUME, *Roman de Baïbars : T. I, Les enfances de Baïbars, T. II, Fleur des Truands; T. III, Les bas-fonds du Caire; T. IV, La chevauchée des fils d'Ismaïl* (avec la collaboration de V. Creusot pour la traduction des T. III et IV, et l'aide de N. Elisséeff et J.-P. Pascual pour la rédaction des notes du T. IV). Paris, Sindbad, 1985-1987.

On ne peut que se réjouir de voir enfin traduit en français un des monuments de la littérature arabe, *Le Roman de Baïbars*. Cette traduction, destinée au grand public, permettra de faire connaître aux lecteurs francophones un chef d'œuvre de la littérature universelle, considéré depuis longtemps avec un mépris superbe, et une ignorance non moins remarquable, par nombre d'orientalistes (cf. les deux articles « Roman de Baïbars » et « Sīrat Baïbars » dans EI[1] et EI[2]). On est en droit d'espérer que, grâce au choix de la maison d'édition Sindbad assurant une large diffusion à l'ouvrage, le *R.B.* jouira d'une notoriété similaire à celle des Mille et Une Nuits, après leur traduction par Antoine Galland, et, surtout, qu'il suscitera enfin l'intérêt des intellectuels arabes, et des orientalistes aussi, pour ce prodigieux témoignage sur le monde arabo-musulman.

La version utilisée par les traducteurs, et réunie par M. Chafīq Imām, ancien conservateur du musée des Arts et Traditions populaires de Damas, se constitue de 300 fascicules, comportant environ 36 000 pages, dont certains n'ont pu être retrouvés. Vraisemblablement rédigée « dans la première moitié du XIXe siècle à Alep » (I, 35), cette fantastique masse documentaire représente une « version longue » du Roman, et semble être, par sa « qualité littéraire » (II, 15), une des meilleures recensions de la *Sīra*. En possession d'un manuscrit de telle valeur, les auteurs étaient, en principe, assurés de rendre enfin à la *Sīrat Baybars* sa place légitime dans la littérature arabe ainsi que dans le patrimoine culturel universel.

Ces quatre volumes sont précédés chacun d'une préface — seules les deux premières sont importantes, les deux autres n'étant que des redites — où J.-P.G. fournit brièvement quelques précisions sur les conteurs professionnels et leur répertoire, les différences essentielles entre les Mille et Une Nuits et les romans populaires, le cadre historique de la *Sīra*, le manuscrit utilisé et la méthode de traduction adoptée. Ces diverses préfaces auraient pu être le lieu de se débarrasser de quelques poncifs sur la littérature populaire, les conteurs et les Mille et Une Nuits auxquels nous a habitués le XIXe siècle. C'eût été, surtout, l'occasion de répandre quelques idées nouvelles sur ce type de littérature auprès du grand public.

« Les romans populaires se présentent sous forme de récits linéaires mettant en scène un ensemble de personnages principaux, intervenant à des degrés divers dans une multitude d'intrigues étroitement imbriquées les unes dans les autres et menées de front. Tout l'art du conteur consistera précisément à agencer ces différentes intrigues de façon à supprimer les temps morts et à maintenir un suspense quasi permanent... Il n'est pas interdit de penser qu'une structure de ce type s'accordait davantage aux conditions techniques dans lesquelles les conteurs exerçaient leur métier... Il est vraisemblable qu'une telle tâche devait être beaucoup plus facile à réaliser avec les romans qu'avec les contes des Mille et Une Nuits, dont la dimension extrêmement variable aurait dû poser (*sic*) des problèmes de programmation assez difficiles à résoudre » (I, 16-17). Ce qui explique, selon J.-P.G., pourquoi les Mille et Une Nuits ont occupé « une place extrêmement modeste ... dans le répertoire des conteurs professionnels » (I, 16). La démonstration

BCAI 6 (1989) M. Taršūna: Madḫal ilā l-adab al-muqāran wa taṭbīquhu ʿalā alf layla wa layla, recensé par A. Arazi
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net